

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 36 (1903)
Heft: 3

Artikel: Notre combat en faveur de la Bible [suite]
Autor: Kaehler, Martin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTRE COMBAT EN FAVEUR DE LA BIBLE ¹

PAR

MARTIN KÆHLER

Professeur et D^r en théologie à Halle a/S.

Traduit par ARNOLD PORRET, pasteur.

Que combattons-nous ?

« Vous disputez de la chape à l'évêque, » diront ceux qui voient dans la théorie de l'inspiration littérale le palladium de notre Eglise ; ainsi parleront aussi ceux pour lesquels elle est un scandale ; car les deux partis croient que la paix est assurée sitôt ce différend apaisé. Ils se trompent. Nous avons encore à lutter et nous voici en face d'un dilemme. Laisant de côté le problème que soulèvent la formation et l'origine de ce livre unique, nous l'appelons notre trésor et nous repoussons résolument et *ce qui le déprécie* et *ce qui le lacère*. Ces paroles nous jettent en plein combat. Les quelques pages que nous traçons ici n'épuisent pas le problème ; elles ne font que mettre en lumière les éléments qui le constituent, en attendant une tractation complète.

Nous combattons tout ce qui tend à compromettre la valeur fondamentale de la Bible pour notre christianisme. Cette valeur repose sur le fait que notre christianisme est fondé sur l'histoire qui nous est une révélation de Dieu. Et voilà pourquoi aucune époque et aucune Eglise ne peuvent négliger le christianisme apostolique, mais doivent se mesurer à

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraison de mars 1903, p. 142.

ce dernier. Peu importe le christianisme des papes, des anabaptistes de Münster, de la « philadelphique » Eva Buttlar, ou le christianisme de la conscience moderne et de la tendance terrestre et positive de notre temps. Tout comme nous ne croyons pas à la conscience de Jésus ou à sa doctrine, mais à sa personne, à l'œuvre accomplie pour nous, de même notre foi ne se contente pas de notions sur Dieu, d'idées, de sentiments pieux ou d'instincts, mais elle se fonde sur les actes du Dieu vivant. Et c'est pourquoi le récit de ces faits nous est indispensable ; et il nous faut des récits dont Dieu lui-même ait scellé le témoignage au cours de l'histoire. Ces pages ne contiennent pas seulement des documents conservés par hasard, mais le témoignage et les explications de ceux qui ont reçu de Dieu la puissance et la capacité, et dont la prédication a eu assez de valeur pour que Dieu édifie sur elle son Eglise.

Par ces récits, *chaque* chrétien voit de ses propres yeux le fait divin, entre en contact avec les témoins envoyés de Dieu et avec le Sauveur lui-même, si bien qu'aucune Eglise, aucune histoire, aucune opinion et aucune culture ne *doivent* s'interposer entre le lecteur et la révélation divine¹. Telle est la méthode historique par laquelle la pierre vivante, pierre angulaire du fondement posé par les apôtres et les prophètes, devient la pierre sur laquelle est édifié chaque chrétien, devenu lui aussi pierre vivante.

Ces considérations nous poussent à contester résolument toute une série de jugements sur la Bible, et à nous opposer à toute une manière de traiter ce livre. Nous nous levons contre ceux qui croient que nous ne pouvons chercher dans la Bible que les documents d'une phase religieuse dès longtemps dépassée. Il est facile de démontrer que plusieurs traditions ou récits de faits historiques contenus dans la Bible n'ont pas été rédigés dès le début, et cependant nous ne songeons pas par cet aveu à nier l'historicité de ces faits et nous nous refusons à y voir une origine mythique ou légendaire.

¹ Bien que cela puisse arriver et arrive souvent.

Si nous ne pouvons pas démontrer que telle ou telle pratique ecclésiastique remonte à Jésus ou aux apôtres, ce n'est pas à dire que nous accordions plus de créance aux hypothèses des critiques qu'aux souvenirs des chrétiens des premiers temps. Nous luttons contre quiconque a une telle confiance dans l'histoire comparative des religions qu'il juge la Bible à la lumière des résultats acquis par cette science, tout comme aussi nous combattons ceux qui tiennent la loi hégélienne de l'évolution pour plus certaine que l'éducation progressive dont le Dieu d'Israël s'est servi à l'égard de son peuple. Et si on nous offre un christianisme qui ne puisse ni ne veuille prouver sa conformité à la Bible, nous l'écartons.

Tout cela en effet *déprécie* notre Bible.

Toujours dans le même esprit *nous nous défendons contre tout ce qui pourrait rompre l'unité de la Bible*. Certes la cause semble ardue à défendre, même pour ceux qui s'appuient sur l'inspiration littérale. La mêlée déchaînée par les problèmes des livres apocryphes et celle que Hengstenberg a encore vue éclater autour de l'épître de Jacques nous en sont des preuves ; ces luttes témoignent, en effet, de l'incertitude dans laquelle se sont trouvées les Eglises des diverses époques quant au contenu de l'Écriture. Mais ces questions sont sans importance réelle. Je ne me soucie pas, pour le moment, de ce travail de combinaison de pièces diverses que les savants nous disent exister à la base de chaque livre ; cela *peut* être vrai et cependant notre Bible reste un tout. Ce tout n'est sans doute pas uniforme dans ses parties. Tous les fragments n'ont pas la même valeur, tous n'édifient pas également, tous ne peuvent au même degré éveiller et stimuler la foi. Mais nous protestons quand de la Bible on tire je ne sais quel mince catéchisme, qu'on nous présente comme étant la Parole de Dieu dans la Bible ; lorsqu'on recommande chaudement un Évangile qui n'a aucun rapport avec la dogmatique des apôtres et avec les idées en cours dans l'Ancien Testament ; nous protestons et nous élevons la voix quand on sépare et rompt ce que Dieu a si merveilleusement uni dans ce livre pour tout lecteur consciencieux : préparation, pro-

messe, réalisation ; loi et Evangile ; vie et doctrine ; combat par la foi et sagesse pratique ; vaste assise du mouvement historique d'un peuple et lutttes cachées d'âmes en travail ; perfection réalisée par le Christ notre Sauveur et degrés infinis chez ceux qui le précédèrent, puis chez ceux qui rendirent témoignage de lui en reproduisant le modèle ; parole de Dieu puissante, complexe et variée, et son action dans la longue série des étapes entre l'incrédulité et la foi.... Je m'arrête, car tout ami de la Bible saura continuer. Quiconque est théologien pensera aux erreurs nées du fait de n'avoir voulu considérer qu'une des faces de la Bible, et il pensera surtout à l'erreur actuelle qui les résume toutes, nous voulons parler de cette tentative moderne de renouveler l'Evangile. L'étude des essais précédents du même genre nous apprend à nous défier de toute velléité d'extraire la pure Parole de Dieu de la gangue historique voulue de Dieu. Nous connaissons la valeur d'un catéchisme, sa nécessité, de même que le prix d'une dogmatique, mais nous ne pouvons admettre qu'on les mette au même rang que la Bible.

Mais cette richesse n'est pas aux yeux de tous un avantage, et, en particulier, elle ne semble pas pouvoir être utile dans un différend. Et ce sont précisément ceux qui ne voient pas dans la Bible un livre d'oracles, mais le récit de la révélation divine, qui demandent avec anxiété où est la limite entre l'humain et le divin. A quoi pouvons-nous nous tenir ferme ? Comment apprécier la valeur de ses éléments ? Si réellement mon interlocuteur veut connaître « ce qui est nécessaire au salut, » je réponds avec Tholuk : « La plupart trouvent ce qu'il leur faut pour le salut dans les passages imprimés en gros caractères ¹. » Si le lecteur exige davantage, s'il veut avoir la compréhension de tous les trésors de la sagesse et de la connaissance (Col. II, 3), je rappellerai le mot de Luther : « La Bible est le livre donné par Dieu-le-Saint-Esprit à l'*Eglise*. » Et nous ne voulons pas que quelqu'un méconnaisse cette pensée.

La Bible n'est pas un échantillon de prédication, non plus

¹ Allusion au fait que dans les Bibles allemandes les passages qui ont paru essentiels à la foi sont imprimés en caractères plus gros (Note du trad.).

qu'une confession de foi ou un catéchisme ; elle contient très peu de morceaux qu'on puisse isoler comme le Décalogue et le « Notre Père. » Elle ne peut donc servir d'alphabet spirituel à quiconque veut s'instruire et elle n'est pas faite non plus pour être un livre d'édification individuelle dans toutes ses parties. Quand on a voulu lui faire jouer ce rôle, il a fallu la torturer et la caricaturer pour la faire donner ce pour quoi elle n'était pas faite ; et plusieurs lecteurs ont souffert à la pensée qu'ils étaient coupables de ne pas trouver à chaque page une nourriture pour l'homme intérieur. On avait exagéré à leurs yeux la valeur du principe acquis par les réformateurs. Après qu'on eut frayé à chacun l'accès à la Bible, des cercles zélés crurent que le dernier degré d'une vie chrétienne serait atteint, quand le chrétien nourrirait sa foi seul à seul avec l'Écriture, sans se préoccuper de ceux qui l'auraient précédé ou de ses contemporains. Mais cet isolement est artificiel et entraîne toujours l'erreur. Il porte en grande partie la responsabilité de ces extravagances que nos pères blâmaient chez les séparatistes. Cet isolement, cette façon de considérer la Bible comme le livre d'instruction et d'édification de chaque individu, est une des causes de notre incertitude. On croit devoir et pouvoir profiter de toute la Bible, et comme on ne le peut pas, on se demande où commence et où finit la révélation. Et cependant il y a les passages imprimés en gros caractères ; ce ne sont pas seulement les éditeurs et les typographes qui les ont déterminés ; ils ont obéi, en ce faisant, à une entente intervenue entre les enfants de Dieu dispersés au cours des âges et dans l'univers.

En parlant d'Église à laquelle Dieu aurait donné ce livre, Luther n'entendait point désigner l'Église-institution avec ses prétentions à une exégèse inspirée, il ne songeait pas non plus aux Églises qui allaient naître de son propre effort réformateur, mais il avait en vue l'Église chrétienne, une et sainte. Pour la chrétienté de tous les âges, avec ses besoins innombrables, la Bible est l'expression de la révélation divine. Il peut suffire à chaque lecteur pris individuellement que les récits bibliques soient des paraboles ou des exemples de

piété et de moralité; pour quiconque les comprend et les scrute, ils sont les diverses faces de cette activité puissante par laquelle Dieu a réalisé et, du même coup, révélé son conseil (Act. XX, 27; Eph. III, 3-12). Et qui oserait prétendre nous faire discerner dans chaque récit la part de cette action divine? Ce monde du passé, comme cristallisé dans le moule de ces anciens écrits, est une mine qu'il faut exploiter et qui n'est pas encore épuisée. Il ne faut pas s'étonner si un seul homme ne peut suffire à la tâche. Les chefs d'équipes connaissent les filons; si quelqu'un les prend pour guides, il peut voir et toucher ces trésors et en prendre ce dont il a besoin. Lire attentivement ne suffit pas, il faut encore posséder une certaine maturité intérieure et un don de discernement (Rom. XII, 2); cette maturité s'acquiert par l'union patiemment réalisée avec le corps de Christ, qui s'édifie par les divers ministères qu'il a créés (Eph. IV, 11-16).

Ainsi l'Eglise, en nous faisant comprendre la Bible, fait valoir ses titres. Et quiconque n'assume pas la tâche de trouver dans la Bible un nouveau christianisme, mais qui se contente de justifier, trier et compléter ce qu'il a reçu, celui-là ne sera pas longtemps troublé par la difficulté de distinguer, dans cette Bible, la Parole de Dieu d'avec la parole humaine. Mais afin d'épargner de plus en plus aux âmes de tels soucis, *nous combattons l'habitude de considérer la Bible plus comme le livre de chaque chrétien que comme le livre de l'Eglise*. C'est en grande partie à cette erreur qu'est dû le déplaisir dont des amis de la Bible sont animés à l'égard du travail si nécessaire et si indispensable auquel les théologiens se livrent sur les livres saints; ils oublient que sans ce travail ils ne pourraient se dire des amis de la Bible.

Ce déplaisir est certes souvent légitime; mais puisqu'il sera toujours difficile de séparer l'Eglise du docteur et professeur Luther d'avec la théologie, il faut s'accorder avec cette dernière, tout en avertissant la théologie qu'elle n'a pas à devenir la tutrice de l'Eglise. Mais cette pensée demande à être développée; nous le faisons dans le chapitre suivant que nous intituleons :

Que ne combattons-nous pas ?

Nous combattons, cela va sans dire, tout ce qui est opposé à nos convictions, et nous nous réservons le droit de faire valoir notre opposition et de la motiver. Mais nous ne voulons interdire à aucune conviction ou opinion de s'exprimer. Une telle prétention, — cela soit dit une fois pour toutes, — n'atteindrait pas son but. Même si le cœur saigne quand on voit l'erreur, qui se répand, nuire aux âmes ou simplement arrêter leurs progrès, on ne peut recourir à des moyens violents. Le remède est mauvais par son peu de durée et parce que, en outre, il ne fait que renforcer la puissance de séduction de l'erreur, en supprimant la possibilité d'une réfutation sincère et sérieuse, qui est l'unique remède. L'approbation générale du public n'est, hélas, pour la vérité, qu'une alliée suspecte. Quand elle est spontanée, ne la méprisons pas, mais ne la recherchons pas, et, dans tous les cas, ne comptons *jamais* sur elle. Sans doute l'autorité conférée par la voix publique à une doctrine a une valeur éducatrice considérable, mais il ne faut pas oublier que toute éducation n'a qu'une valeur relative. De plus, n'oublions jamais que l'avantage provenant de l'appui que les tendances régnautes peuvent, à certain moment, donner à l'Évangile, se trouve balancé par la défaveur qui, du même coup, s'attache à l'Évangile, aux yeux de tous ceux qui combattent précisément les dites tendances. Rome doit son influence non pas tant à son autorité qu'à sa dextérité stupéfiante et à ses succès extérieurs.

Ce qui trouble et inquiète, c'est le travail théologique que l'on appelle la *critique biblique* ; celle-ci consiste à appliquer les méthodes scientifiques aux livres bibliques. On se sert de la linguistique, de l'histoire et des connaissances nouvellement acquises sur l'antiquité. Or, toute tentative de soustraire la Bible à ces recherches serait vaine. Les renseignements qu'elle peut, en effet, nous donner sur les temps passés sont si importants, et cela indépendamment de toute appréciation religieuse, que jamais les érudits ne

voudraient renoncer à l'étudier. Si ces hommes traitent notre Bible selon leurs méthodes et avec leurs idées préconçues, nous *devons* les laisser faire, gardant d'autant plus notre sérénité que nous mettons la Bible à une plus grande hauteur.

Nous ne devrions pas non plus combattre l'emploi de ces résultats scientifiques en tant qu'ils contribuent à mieux faire comprendre la Bible. Beaucoup d'entre nous avons une dette de reconnaissance envers Alb. Bengel et ses élèves, M. F. Roos et les deux Rieger. Or Bengel est celui qui a inauguré d'une façon décisive le travail que nous appelons la critique du texte, qui repose tout entière sur l'incertitude du texte du Nouveau Testament. On ne peut déterminer d'avance les méthodes linguistiques et littéraires qui seront prises en considération et celles qui ne le seront pas. Tout comme on s'est fait depuis longtemps aux variantes de l'Ancien et du Nouveau Testament, sans pouvoir acquérir une certitude à cet égard, de même on se fera à l'idée des divergences qui existent touchant la rédaction et l'origine de chaque livre. Les recherches consciencieuses d'un Bengel ont amené au jour, dans le Nouveau Testament, des trésors ignorés ; il est le premier qui sut discerner l'histoire du royaume de Dieu. De même les études historiques de notre siècle ont ouvert de nouveaux horizons sur les écrits du Nouveau Testament, par la nécessité qu'elles nous ont imposée de nous transporter dans le passé. Nous verrons les mêmes résultats sur le terrain de l'Ancien Testament. Ces progrès dans la connaissance sont nécessaires, ils permettent à l'Eglise de répondre toujours aux nouveaux besoins que crée chaque période nouvelle. Mais nul ne saurait prévoir ce que seront ces besoins.

Cela étant vrai, on peut et doit discuter les procédés à adopter vis-à-vis de l'Écriture. Mais, en ce faisant, nous nous plaçons sur un autre terrain que celui qui nous sert de champ de lutte. Les limites sont flottantes, aussi dois-je revenir sur l'objet même de notre lutte.

Nous devons soigneusement distinguer, — me semble-t-il, — le caractère historique des livres bibliques d'avec l'histoire elle-même dont ils sont nés et dont ils témoignent. Il est évi-

dent que cette distinction ne peut devenir une entière séparation, puisque des produits historiques appartiennent à l'histoire ; mais cependant ces produits n'appartiennent pas toujours à la même période d'histoire que les événements qu'ils rapportent¹.

Et, dans ce cas, le contenu historique des écrits bibliques a plus de valeur pour les lecteurs que l'histoire de leur formation ; le fait est manifeste pour les quatre Evangiles.

Cette distinction est, me semble-t-il, réclamée par la Bible elle-même. La manière dont elle raconte les faits donne l'impression que les événements qu'elle rapporte sont absolument incomparables à d'autres événements ; dans ce grand tableau, les miracles isolés ne sont, à tout bien considérer, que des lignes secondaires ; le trait essentiel est la position très particulière que ces hommes dont il nous est parlé ont vis-à-vis de Dieu et la façon dont Dieu, entrant dans la série des faits historiques, conduit ces hommes à des buts précis selon sa volonté. Jamais, en revanche, dans ces récits, nous ne trouvons une allusion à un mode extraordinaire de rédaction. Si certains passages semblent contredire notre affirmation, je répondrai que ces passages parlent ou de l'origine ou du sens de leur contenu (par exemple : Apoc. XXII, 18-19) ; ou bien ce sont des citations de l'Ancien Testament qu'ils introduisent par les mots : « Il est écrit. » Même les versets qui personnifient l'Ecriture (Gal. III, 8, 22), ou identifient son dire avec celui du Saint-Esprit (Hébr. III, 7), n'ont pour but que de nous faire reconnaître la révélation divine dans ces écrits (Hébr. I, 5 sq.) et de nous attester qu'ils sont nés et ont été conservés par la volonté de Dieu, pour réaliser ses plans

¹ Un exemple : La Genèse ne date pas du temps des patriarches, mais a été rédigée tout au plus au temps de Moïse, et selon l'avis de la plupart des auteurs modernes, à l'époque des prophètes. Le Deutéronome, d'après le chap. XXII de 2 Rois, date de la dernière période de la royauté. D'une manière générale ces deux livres appartiennent à l'histoire d'Israël et prennent place dans son évolution religieuse ; mais, si les résultats énoncés plus haut sont exacts, ces livres ne sont pas en rapport immédiat avec les faits qu'ils relatent. Les quatre Evangiles appartiennent au développement de la communauté primitive si, comme le veut Godet, ils ont été rédigés dans des buts spéciaux, donnés par cette époque.

(Rom. IV, 22 sq. ; XV, 4, sq. ; 1 Cor. X, 11). Ils relèvent de la causalité divine et concourent au but que Dieu, en se révélant, s'était posé dans le Christ et dans son Eglise. Tout comme il importe peu que les écrivains du Nouveau Testament confondent un des rédacteurs de l'Ancien Testament avec tel ou tel autre (Mat. XXVII, 9) ou qu'ils mêlent des éléments traditionnels au texte primitif¹, de même la valeur de la Bible ne saurait être diminuée par le fait qu'on cherche à connaître le mode de groupement des livres, les origines des divers fragments, les rédacteurs et les époques de rédaction. Cela, c'est de la critique littéraire. Si ces recherches aboutissent à toutes sortes d'incertitudes et d'obscurités, il n'y a là rien de plus dangereux que lorsqu'on colportait sur ces récits une foule de suppositions gratuites des anciens Juifs et des pères de l'Eglise. Si ces adjonctions n'ont pas nui à l'action exercée par la Bible, la critique littéraire ne saurait lui porter un plus grave préjudice. Les étoiles de Dieu brillent dans le ciel noir et cela est vrai de toute parole de Dieu. Seuls les faits du passé que la Parole éclaire viennent à la lumière ; le reste est voué à l'oubli.

Ces recherches de critique littéraire ont de la valeur pour nous, pour autant qu'elles contribuent par des résultats certains à l'explication des textes. Mais comme elles donnent moins de certitude qu'on ne pourrait le croire, nous ne pouvons approuver l'importance qu'on leur donne pour l'étude scientifique de la Bible. Certes, nous ne les combattons pas, mais nous nous défions de la manière dont on les confond avec l'histoire critique ou avec les recherches historiques.

Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond ce sujet si compliqué. Bornons-nous à mettre en lumière les points qui éveillent le plus haut intérêt ; nous voulons parler de la vie de Jésus et des récits des temps primitifs. Sur la vie de Jésus, nous n'avons aucun de ces documents nécessaires à toute biographie digne de ce nom, et toute source à peu près contemporaine nous manque sur ces temps reculés. Tout ce que nous avons sont ou des traditions orales ou des légendes ou

¹ Cas fréquent dans les Actes VII et XIII, et dans l'épître aux Hébreux.

des mythes. Si on aborde ces problèmes avec les moyens dont dispose la science, on tire des conclusions et on fait des suppositions basées sur des comparaisons et des rapprochements. Mais ces suppositions sont en étroit rapport avec des conceptions cosmologiques et des conceptions humaines. Quel enthousiasme n'a pas éveillé la naïveté intègre des périodes sans culture ! Il est rare que des contemporains sachent se dégager de ces préjugés d'autant plus irréfutables qu'ils n'ont pas de contact avec la réalité. Des tentatives scientifiques dès longtemps abandonnées façonnent longtemps et inconsciemment la pensée. Cela est vrai de la théorie moderne de l'origine des religions ; et cela est aussi vrai de la méthode qui utilise ces conceptions en les considérant comme des analogies qui permettent de juger et de critiquer la tradition biblique.

Toute science expérimentale, je le sais, procède par hypothèses dont on cherche des preuves ; il serait de même absurde d'exiger des savants qu'ils ne ressentent pas l'action des goûts et des tendances de leur époque. Les progrès ne se réalisent qu'au travers d'erreurs. C'est précisément pour cela que la science doit avoir conscience de sa relativité, ou pour parler plus exactement, que nul ne devrait oublier ce caractère relatif dans l'appréciation de la science d'une époque. Quel mal l'application passionnée du prétendu principe scientifique à la réalité n'a-t-elle pas déjà provoqué ? Que de fois déjà une étude attentive a révélé comme préjugés, fruits de trop de précipitation, les théories et les critiques que l'on admirait jadis ! On ne peut empêcher que la Bible ne devienne un champ d'investigation pour ceux qui étudient l'antiquité. Mais les théologiens doivent garder quelque prudence et ne pas ériger en faits scientifiques les résultats acquis par le tâtonnement des savants dans le domaine de la vie religieuse antique ; ils devraient avoir assez d'indépendance pour supporter d'être taxés « d'arriérés », pendant quelque temps du moins. La science se transforme vite aux yeux de celui qui sait attendre. Il n'est pas nécessaire que les amis de la Bible se prosternent devant l'idole d'une science infallible et devant

ses verdicts destructeurs ; nous, dont la science est le domaine, nous pouvons les tranquilliser.

Nous n'attaquons *pas* la science qui hésite à se prononcer sur l'époque qui précède Moïse et nous la laissons libre de nous renseigner exactement sur Jésus, quand elle le peut. Mais nous combattons ceux qui, armés du préjugé que la conception biblique de la révélation n'est pas exacte, parcourent ces domaines, où les recherches historiques sont bien incertaines, et se livrent à des opérations telles que volontiers nous leur rappellerions la parole de l'Éternel dans le buisson ardent (Ex. III, 5).

Ce que nous ne devrions *pas* non plus combattre, c'est l'étude de ces matières dans les facultés de théologie. Les futurs pasteurs doivent savoir ce qu'on pense de la Bible et du christianisme en dehors du cercle où ils vivent ; ils doivent connaître la critique, s'ils veulent pouvoir se mesurer avec elle. Pour cela, il faut en avoir éprouvé la puissance, sous peine de ne pouvoir venir en aide au malheureux qui serait tombé entre ses mains. Et, en parlant ainsi, je ne pense pas seulement aux théologiens, mais aux laïques qui ne connaissent de ce travail d'érudition que la surface. Aujourd'hui, on juge beaucoup et on juge un peu partout. Un jugement teinté d'ignorance ne fera jamais grande impression. Au contraire, une discussion, dans laquelle l'adversaire sent l'étreinte d'un homme qui connaît son sujet, force presque toujours l'attention. Ne peut-on voir une dispensation de la Providence dans le fait que le développement de la théologie force nos descendants à s'instruire et à s'assurer des fondements du christianisme historique, au moment où les masses doutent de plus en plus de sa valeur ?

Voici un fait qu'il est facile d'observer : ceux d'entre nous qui ont entendu pendant leur temps d'étude, — il y a trente ou quarante ans, — les éclaireurs de la critique actuelle de l'Ancien Testament, éprouvent une impression moindre que ceux qui la voient tout à coup se dresser devant eux. Les jeunes doivent aussi payer de leurs personnes. Ne les plaignons pas outre mesure. Avant eux des générations ont déjà

connu les mêmes luttes. Les plus âgés parmi nous peuvent le dire.

Il serait inutile de vouloir fonder des écoles de théologie dont on bannirait entièrement cette science biblique. Les frères moraves ont souvent pu constater que la théologie du jour pénétrait dans leurs séminaires. La même expérience se fait en Amérique et en Angleterre dans les écoles des communautés ecclésiastiques. Si l'on veut garantir la jeunesse, il faut adopter l'éducation cléricale romaine. S'effraye-t-on parfois des jugements sommaires portés par la jeune génération sur des objets que vénérèrent et vénèrent encore leurs pères, disons-nous qu'on n'y remédierait point en voulant la tenir dans l'ignorance, ou en prétendant lui imposer de force d'autres conceptions. On a vu des jeunes gens instruits dans des milieux étroits, prendre le contre-pied de l'enseignement reçu et pencher vers la négation, mais revenir en arrière, quand, libérés d'un maître vieux jeu, ils suivaient l'enseignement universitaire. Ce qui se soustrait à l'air pur ne donne pas l'impression de santé, surtout pas à la jeunesse. Et puis, n'oubliez pas que les vents changent ; quand j'ai commencé à penser, j'étais sous l'influence d'Hegel ; or, depuis ce moment, que de courants divers ont passé sur notre jeunesse académique, et cependant, dans toutes ces tendances, le maître de l'Eglise a suscité des témoins et des amis de la Bible. Ce qui a été sera.

Entendons-nous bien sur le but auquel nous tendons. Notre jeunesse doit être capable de remplir le ministère de la parole et elle ne le sera que si elle se consacre à l'étude de l'Ecriture. On ne peut déterminer d'avance comment la Bible doit être comprise et quelle position il faut prendre à son égard. Eût-on tenté quelque chose de semblable, nous n'aurions eu ni Luther, ni Bengel, ni Francke, ni Hofmann, ni Beck, ni Tholuck. On aimerait, par de tels conseils, détourner les étudiants de s'émanciper de l'Ecriture au lieu de s'y plonger. Le danger est réel quand ils négligent la lecture de la Bible elle-même pour cultiver les sciences qui doivent servir d'auxiliaires à cette lecture ; mais le danger n'est pas

moins réel s'ils se consacrent avant tout à la philosophie, à la dogmatique, à l'histoire. Ce que l'on peut attendre d'un enseignement académique, c'est qu'il mette les étudiants en contact avec le contenu de la Bible, et qu'il la leur fasse connaître avant de les initier à tous les travaux dont elle est l'objet. Nos programmes laissent trop à eux-mêmes les débutants ; on leur prête plus qu'ils n'ont, et c'est à leur grand dommage. Je sais d'autre part que cette culture si variée est d'un grand profit aux futurs conducteurs de nos Eglises, et il ne faudrait pas pour éviter le danger signalé, supprimer les avantages. Après tout ce qui vient d'être dit, il est à peine besoin d'avouer que la place prépondérante donnée à la critique biblique dans les universités ne me plaît pas. Mais je sais aussi que le remède à ce mal ne se trouvera ni dans des défenses ni dans des règlements. Les garanties légales m'ont toujours inspiré moins de confiance que les forces vivantes. Les professeurs ne devraient pas se formaliser d'entendre des Eglises formuler des critiques, fussent-elles même erronées. La responsabilité donne le droit d'accusation, et, de là, sortira le remède. Et c'est pourquoi j'encourage toute manifestation dans ce domaine. A notre époque de publicité, il faut traiter des questions en pleine lumière ; elles auront tout à y gagner. Ni les attaquants, ni les attaqués ne sont infaillibles ; les uns comme les autres ont leur droit ; les uns comme les autres ont leurs raisons.

A la tractation publique de ces problèmes, je préfère encore un autre mode d'action, que je crois plus efficace. Il nous faut nous préoccuper d'avoir des hommes qui, maîtres de leurs sujets, montreraient à la jeunesse l'autre côté de la question. Ce chemin est le meilleur. Et si nos préoccupations sont inutiles et stériles, nous connaissons le seul remède : « Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers. » Nos pères, au temps de la réformation, regardaient comme les prophètes du Nouveau Testament ceux qui expliquaient l'Ecriture, et c'est pourquoi ils appelaient leurs enseignements des prophéties. Un véritable interprète de la Bible doit avoir quelque chose d'un prophète, car « c'est spirituellement

qu'on en juge. » Sans doute les esprits des prophètes doivent être soumis aux prophètes, mais qu'ils doivent l'être aux communautés et aux gouvernements ecclésiastiques, qui pourraient créer ou faire surgir des prophètes, cela n'est écrit nulle part¹. C'est Dieu qui donne à son Eglise les dons de l'esprit et les ministères ; il est aussi celui qui crée les exégètes et les docteurs (I Cor. XII). Comptons sur cette activité divine et agissons en conséquence.

Pourquoi combattons-nous ?

Dès que nos adversaires entendent une parole favorable à l'ancienne doctrine de l'Écriture sainte ou qu'ils voient simplement défendre son autorité, ils nous adressent deux reproches :

Voici le premier : « Votre représentation de la foi n'est pas chrétienne ! celle-ci est pour vous une adhésion à certaines doctrines, et cette adhésion, vous l'accordez avant même de connaître le contenu des enseignements bibliques ; c'est là la méthode romaine, l'Écriture a pris la place de l'Église. »

Nous répondons : « Nous sommes reconnaissants qu'on veuille bien examiner si notre foi est authentique ; et à l'examen, nous avons constaté que la doctrine de l'inspiration littérale pouvait aisément nous conduire à une foi tout extérieure, à la foi d'autorité. Mais cette issue n'est pas nécessaire et ce n'est pas d'un tel point de vue que nous sommes partis. Pour croire au Dieu qui s'est révélé dans notre Rédempteur, nous devons connaître quelque chose de ses actes et de sa personne ; or cette connaissance exige d'autres objets que des sentiments et des expériences intimes ; il lui faut des représentations et des pensées claires. Nous les devons, indirectement ou directement, à la Bible, et parce que, dans notre faiblesse, nous désirons croire en Dieu, — à lui soit la gloire, — et que nous voulons garder la foi, nous mettons notre confiance dans la sainte Écriture, persuadés que par elle Dieu nous parle et nous instruit de « tout ce qui est néces-

¹ On peut dire la même chose des ministres d'Etat.

saire au salut » et que la Bible sait aussi mieux que nous ce qui réellement est indispensable. Voilà l'autorité que nous accordons à ce livre. Notre foi n'a que Dieu pour objet, mais pour naître et grandir, elle a besoin de sa parole. Nous ne pouvons, en outre, oublier que notre Sauveur a combattu avec les mots : « Il est écrit », et que dans sa douleur dernière sa parole a été une prière de l'Écriture.

» Une autorité est une puissance éducatrice ; quand on s'y soumet volontairement, le caractère ne fait que s'affermir ; c'est ce qu'on oublie trop souvent dans l'ardeur de la lutte contre ceux qui faussent la valeur de la Bible en l'exagérant. Saisir et retenir une autorité ou l'imposer aux autres, sont choses bien différentes. »

Nous ne faisons point cas de la sécurité que procure une obéissance servile.

Et voici le second reproche :

« C'est par indolence que vous tenez tant à l'autorité de la Bible ; l'inertie vous interdit de quitter vos positions ; vous êtes trop indolents pour réfléchir, trop craintifs pour ne pas redouter les discussions et les luttes qui surgiraient nécessairement. »

Nous répondons : « Un tel danger est réel, — nous le savons, — pour ceux qui ont vécu et travaillé avec des convictions arrêtées qui leur ont aidé et les ont soutenus. Et c'est pourquoi nous voulons nous répéter que ces luttes sont nécessaires au triage à opérer dans notre pensée et dans notre foi entre ce qui vient d'en haut et ce qui vient de notre indolence naturelle. Mais il en est parmi nous qui, jadis, pensaient comme nos contradicteurs d'aujourd'hui et qui, après un long travail au service de la science, en sont venus à défendre ces convictions maintenant attaquées ; et ils avaient pris pied sur ce terrain bien avant que tel ou tel maître du jour eût commencé son travail. Jamais, cependant, les chrétiens n'ont pu seuls à seuls opérer ces changements d'opinion ; ils n'en sont venus à bout qu'avec l'impression d'être approuvés. Il en est de ceux qui maintenant

signent des pétitions demandant le droit de libre recherche, dont les jugements ne sont pas nés sous l'effort d'une recherche personnelle, mais qui se sont tout simplement enthousiasmés pour les résultats qu'on leur a inculqués sans peines et sans fatigues. D'autre part, ne pourrait-on pas appeler prudence ce qu'on blâme sous le nom d'inertie, quand, dans les milieux qui tiennent à la Bible, on se refuse à croire au bien-fondé de toutes les nouveautés? Et s'il faut parler des hommes qui sont appelés à travailler dans ce domaine, on peut affirmer, en toute modestie, que, depuis une dizaine d'années, il n'est pas facile d'acquérir des idées personnelles sur la valeur de l'Écriture sainte, et que, dans tous les cas, celui qui peut le faire avec des idées claires n'est pas paresseusement attaché au passé. »

Nous ne faisons point cas de « l'antiquité de l'erreur ».

C'est pourquoi, j'aimerais dire à tous les intéressés : Nous, les amis de la Bible, nous ne combattons pas pour défendre de vieilles positions, mais *pour faire de nouvelles invasions au profit de la vérité ancienne*, désirant ouvrir à la Parole antique et toujours jeune de nouvelles voies d'accès au sein de l'humanité.

Nous n'organisons pas une défense qui serait superflue. Disons-le nous bien entre nous, amis de la Bible, la Parole, l'Écriture Sainte n'a pas besoin de notre protection. Nul ne doit croire que la valeur de la Parole de Dieu dans la Bible dépende de la vie ou de la mort de doctrines ecclésiastiques et d'idées théologiques ; s'il en était ainsi nous pourrions déposer les armes. Mais la Parole a traversé les ténèbres de la barbarie, elle a résisté aux interdictions des papes et des empereurs sans que rien ait pu l'entraver. (Act. XXVIII, 31.) Ni les lumières d'une civilisation plus avancée, ni les vieilles antipathies qui toujours se réveillent ne pourront empêcher qu'elle ne réalise ce pourquoi elle a été envoyée.

Si nous luttons et si nous proclamons ce que nous ne pouvons abandonner, ce n'est pas tant pour nous-mêmes que pour ceux auxquels nous souhaiterions ces trésors, et qui ont

besoin d'être instruits et dirigés. Pensons à la jeunesse et organisons une colonne d'attaque qui défende l'avenir. La masse du peuple dans les Eglises, n'est qu'un champ, attendant la semence. Il nous faut former une armée qui combatte les calomnies répandues contre la Bible. Heureux celui auquel il sera donné de faire un grand coup de filet. Quel gain, si, à une époque où l'on lit son journal et où on le jette après lecture, on voyait se former une phalange d'hommes qui deviendraient les lecteurs d'*un seul* livre ! « Je crains l'homme d'un seul livre » a-t-on dit ; oui certes, car il en vit et il en est possédé. Il y a une grande différence suivant que les pensées chrétiennes viennent à l'homme et passent devant lui tout alourdies par les opinions du jour, ou que sorties du livre familier elles accourent à lui, pénétrant son cœur et sa conscience, aux jours de bonheur comme aux heures de tristesse.

Nous combattons parce que nous voulons *qu'on ait confiance en la Bible comme contenant la Parole de Dieu*. Préserver cette parole là où elle vit, la fortifier là où elle chancelle, l'éveiller là où elle dort, la retrouver là où elle est perdue, voilà notre but, et ce but est la force qui nous pousse à la lutte.

Nous avons l'impression très nette d'une anxiété qui gagne nos contemporains parce qu'on n'arrive pas à la certitude en ces matières. On demande : à quoi est-il possible de se fier ? qu'est-ce que la Parole de Dieu ? qu'est-ce qui est chrétien ? et on cherche des garanties et on demande une autorité. C'est cette anxiété qui produit l'irritation avec laquelle on lutte de part et d'autre.

Nous combattons pour empêcher de nouveaux affluents de grossir ce torrent d'incertitudes et pour faire naître dans nos Eglises évangéliques, qui sont les « Eglises de la parole », la confiance en la Bible. La méthode doit être renouvelée ; il faut s'armer de nouvelles armes et d'autres conceptions. Mais le but est digne de l'effort, et s'il n'est pas atteint en quelques années ou par quelques écrits, il ne faut pas se décourager. La Bible doit être pour nous et pour nos enfants, ce qu'elle fut pour nos pères : la forme historique sous la-

quelle Dieu a voulu nous donner le moyen de grâce qui est sa Parole ; nous ne voulons pas oublier qu'elle restera ce qu'elle est, parce qu'elle l'est par la volonté de Dieu. Les appréciations diverses des générations qui passent n'y peuvent rien changer. Mais nous ne voulons pas qu'un temps vienne où la Parole de Dieu soit une rareté dans l'Eglise, et c'est pourquoi nous combattons.

Impossible de prendre la chose à la légère. Le dommage qui menace le nom de chrétien est incalculable, si l'autorité de l'Ecriture disparaît. De nombreux petits ruisseaux minent et creusent le sol dans lequel a grandi la confiance des protestants allemands en l'Ecriture ; si un seul cours d'eau ne peut causer une grande perte, il faut empêcher ces divers courants de s'unir entr'eux. Quel serait le dommage demande-t-on ? Relisez tout d'abord ce que nous avons dit précédemment de la vie individuelle des chrétiens (p. 157). La plupart d'entre nous ne peuvent vivre d'idées générales. Le Père qui n'a pas épargné son Fils et qui après avoir préparé le Messie nous l'a donné pour fonder le royaume, ce Père a mis dans nos cœurs un besoin de voir des personnes vivantes. Ce contact est nécessaire au christianisme de la plupart des hommes et Paul eût pu écrire à beaucoup ce qu'il écrivait aux Corinthiens : « Quand vous auriez dix mille maîtres en Christ, vous n'avez pas cependant plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendré en Jésus-Christ, par l'Evangile » (1 Cor. IV, 15), et d'autres témoins bibliques pourraient dire la même chose. Ce contact vivant qui remplace des idées abstraites, ce courant de vie qui nous inonde au lieu de nous laisser en présence de devoirs arides et de buts sans vie, tout cela nous porte, nous restaure, nous réjouit et il faut que beaucoup puissent venir y puiser. On se demande si les hommes pourraient vivre d'une nourriture chimiquement pure et on en doute ; les éléments qui se soustraient à l'analyse ont eux aussi une valeur *alimentaire*. Il en est de même dans le domaine spirituel. Ce je ne sais quoi d'indéterminable qui se trouve dans l'individualité et dans l'histoire vivante est aussi ce qui éveille l'intérêt et réjouit l'homme.

Nous ne voulons pas laisser perdre cette action et c'est pour quoi nous combattons quand nous cherchons à sauver la confiance en l'Ancien Testament. Mais il y a plus. L'effroi nous saisit quand nous voyons la désunion qu'engendrent dans la famille humaine les divers partis, les différences d'instruction, et les divergences de races; l'antisémitisme sauvage, parfois blasphématoire, nous montre sous un jour terrible l'issue d'un tel mouvement. La patrie spirituelle que la Bible créait entre les évangéliques et jusqu'à un certain point entre les catholiques romains, par les livres de prières, les histoires saintes et les cantiques qu'elle inspirait, cette patrie est bien démembrée; la langue qu'on y parlait s'en va. Et si tout cela se perd, Kaulbach ne se sera pas trompé en peignant pour notre siècle la désunion des peuples. Sauver cette patrie et cette langue que le cœur parle, et les rendre à nos contemporains, c'est là un but digne d'un grand effort.

Et voilà pour quoi nous combattons. Nous ne voulons tenter aucun procès en hérésie non plus que condamner personne. Revenir aux anciennes méthodes n'est pas possible. Les Réformateurs n'ont pu se borner à reproduire Origène et Augustin. Nous marchons sur d'autres voies et nous avons, en conséquence, besoin de nouvelles méthodes, qu'il faut chercher et trouver en pleine lutte. Parmi nos adversaires, plusieurs, en somme, tendent au même but. C'est avec eux que nous luttons afin d'acquérir des points de vue nouveaux et de nouvelles méthodes et afin d'arriver à faire de plus en plus de la Parole de Dieu une patrie spirituelle. Ce défi amical sera peut-être compris et accepté; à chacun de considérer le sérieux du but proposé, et on verra régner la prudence, les égards et l'entente là où on ne voyait que scandales, amertume et faits préjudiciables.

Evitons cependant toute hâte, comme si nous pouvions espérer par là emporter la position. On a parfois l'impression que notre époque, impatiente de résultats rapides, n'accorde plus de temps au travail persévérant. Les chrétiens sentent ce souffle passer sur eux. Le christianisme a aussi, dit-on, les promesses de la vie présente; il doit amasser dans

les greniers les récoltes de l'au-delà. Les uns brusquent les choses : allégez, disent-ils, le christianisme de tout ce qui n'est pas indispensable ; faites qu'il ne choque plus l'homme moderne, et qu'il déploie ses forces morales, et avant tout sa puissance d'amour, grâce à laquelle il résoudra les problèmes et conjurera les dangers. Les autres, et il en est beaucoup parmi les amis de la Bible, ont sur les lèvres des paroles d'avertissement : Nous avons besoin, disent-ils, d'unité et de clarté ; un point d'appui stable est nécessaire au levier qui travaille. Le combat dont la Bible est l'objet paralyse le christianisme pratique ; seule l'ancienne fermeté doctrinale peut nous sauver. Et ce mot d'ordre est entendu de plusieurs. Ils jettent de côté ce qu'ils ont entendu et vu ; leurs oreilles sont fermées ; ils se refusent à étudier les détails et se contentent de prendre vis-à-vis de la Bible une position à *peu près* identique à celle de jadis, pour autant du moins qu'il s'agit du principe général. Mais l'emploi qu'ils font de la Bible diffère grandement de celui que l'on préconisait jadis ; on a un vague sentiment d'incertitude et de malaise ; elle est perdue cette naïve confiance en la Bible, et des pages entières de ce livre sont lettre morte pour ces hommes. Alors les Eglises recourent, dans ces mauvais moments, aux moyens dont usent les individus. Là où il y a divergence d'avec l'ancienne doctrine, on fait silence ; on dit « Paix, paix : faites vos affaires et laissez les Eglises vaquer tranquillement à leurs devoirs. »

Nous avons déjà parlé de la séduction qu'exerce l'unité romaine (p. 152, 155) et nous avons dit l'avertissement qu'elle pouvait nous donner. Quand il s'agit du fondement de nos Eglises et des racines qui nourrissent notre christianisme individuel, nous ne pouvons pas imposer le silence ou interdire les recherches afin d'atteindre plus vite le but ; nous ne pouvons pas davantage abandonner à l'étourdie les trésors qui nous sont confiés. L'entreprise serait vaine, car un succès rapide mais seulement apparent n'est qu'une défaite. Les apôtres eux aussi ont dû attaquer le paganisme, dans un moment où l'Eglise souffrait d'une guerre

intestine, et ils l'ont vaincu¹. Cet exemple nous révèle tout le sérieux de la situation. Si les apôtres ont eu contre eux l'indifférence et la résistance positive d'un monde inintelligent, nous avons contre nous la haine qu'engendrent la méfiance et l'orgueil d'une culture qui se croit supérieure. Ce sont des obstacles réels, et le seul contrepoison du venin de la méfiance, c'est la véracité (2 Cor. IV, 1-6). C'est pourquoi personne ne devrait assumer à la légère la responsabilité d'une lutte dont on pourrait se dispenser; il ne doit être question que de « ce qui est nécessaire à l'acquisition du salut. » Un tel principe fournit une base suffisante pour un travail en commun. Et c'est pourquoi il est indispensable de mettre en pleine lumière ce principe fondamental; tel est notre but. Rappelons-nous ce pour quoi nous combattons et nous serons forts. Le succès est auprès de Dieu. L'un sème, l'autre moissonne (Jean IV, 37). Si nous avons la Parole et la foi, la Bible et la soif de Dieu, le point d'appui ne nous manquera pas; notre travail ne sera pas vain. Nous produirons les fruits que Dieu attend de nous et cela nous suffit.

Nous ne combattons pas pour obtenir coûte que coûte un résultat, sans souci de la vérité. Nous combattons pour garder autant que cela se peut la semence pure, pour conserver le filet intact, et pour laisser au glaive de l'esprit tout son tranchant; cette épée seule a reçu une promesse certaine.

Comment combattons-nous ?

Avant tout, c'est *sans crainte* ni hésitation que nous combattons. Celui qui s'appuie sur la Bible, doit savoir mieux que personne qu'il y a toujours eu dans l'Eglise lutte pour la vérité. Et cependant les lettres de Paul n'affichent aucune prétention papale. Le combat nous est imposé de Dieu (p. 146).

¹ Gal. II, 7 ne rapporte pas une rétractation des convictions de Paul, comme le prouvent la scène d'Antioche et la lutte que Paul mène dans toute son épître. La pensée fondamentale est l'immortalité de l'Evangile du Christ (I, 6) que Pierre aussi avait adopté (II, 16).

Sans doute, notre péché n'y est pas étranger, mais la chrétienté n'est pas faite d'hommes sans péchés, et, à rêver la perfection et à l'attendre, on perd de vue les besoins et les tâches que nous impose la réalité. Même les différends blâmables deviennent, dans la main de Dieu, des épreuves (1 Cor. XI, 18 sq.). Les apôtres nous ont montré comment il faut savoir accepter comme un devoir les luttes nécessaires, en leur enlevant, autant que possible, tout caractère malfaisant (Gal. II et I, 6 sq.). Depuis que les fondateurs des Eglises évangéliques ont opposé à la prétendue tradition de la religion romaine, la seule tradition certaine, immuable et écrite, venant du Christ, la lutte n'a jamais cessé; aux guerres de religion où on luttait pour sa vie, ont succédé les assauts d'une pensée influente qui niait la révélation. Et ces attaques étaient dirigées contre l'autorité de la Bible. Aujourd'hui elles nous paraissent peu redoutables, mais elles furent en ce temps-là ce que sont maintenant les nôtres; car elles étaient l'expression de la mentalité de l'époque. Pour peu qu'on regarde au-delà de la forme que revêt l'attaque actuelle, on retrouve nos adversaires d'aujourd'hui parmi les combattants des temps passés. L'ordre établi de Dieu nous semble donc avoir là aussi sa valeur: « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le, afin de le posséder. » Et si nous croyons que d'autres devoirs nous incombent et que ces luttes paralysent le travail de nos Eglises, apprenons de nos vies individuelles, combien souvent nous nous voyons imposer des tâches qui semblent nous empêcher d'arriver à notre but; mais elles doivent être assumées, et quand elles sont derrière nous, nous constatons que le travail exigé et fourni n'a pas été aussi inutile que nous eussions pu le croire. Cela sera utile à tous et à l'Eglise si ces disputes nous ramènent, avec un zèle tout nouveau, à la Bible, et nous empêchent de confondre un amas de matériaux bibliques reçus et hérités, avec un trésor acquis par notre travail. Acceptons donc la nécessité de cette lutte comme de la main de Dieu et interdisons-nous toute mauvaise humeur.

Nous bannissons aussi, autant que possible, tout *sentiment*

d'irritation. La chose est plus facile quand on a devant soi des adversaires avec lesquels on sait d'avance ne pouvoir s'entendre, car alors on n'est préoccupé que de l'objet de la lutte ; mais nous avons affaire avec les membres de nos Eglises ; ils s'en disent les membres reconnaissants et nous n'avons aucun droit de douter de leur parole. Cependant nous ne partageons pas leur théologie et nous blâmons parfois leurs attitudes. Nous pouvons les combattre comme de vrais adversaires. Il faut pour cela être maître des questions et avoir, pour ainsi dire, protégé ses derrières. « N'occupons que le terrain que nous pouvons défendre. » Craignons de devoir couvrir ou de couvrir involontairement notre incertitude par des affirmations violentes et par beaucoup de bruit ; soyons au clair pour être calmes. N'oublions jamais que nous qui parlons, nous ne constituons pas une unité compacte ; la réponse de chacun dépend de la façon dont il comprend des questions qui sont toujours un mystère, et quand il s'agit d'exprimer un mystère l'entente n'est pas facile ; or le mode suivant lequel une révélation s'accomplit est toujours mystérieux, quelque clair qu'en soit le contenu. Si nous voulons seulement tranquilliser ceux qui sont angoissés et relever ceux qui bronchent, il faudra nous pardonner si parfois nous « brûlons » (2 Cor. XI, 29). A chacun d'examiner si c'est réellement d'amour qu'il brûle. L'amour n'est pas nécessairement faible ; il peut aussi, sans perdre le respect pour l'adversaire, combattre avec vaillance.

Si, sur ce point-là, nous avons une bonne conscience, il nous est permis de demander à nos adversaires de ne pas faire tant de bruit avec ce qu'ils appellent leur « combat pour la vérité. » Les recherches auxquelles on se livre et dont on tire des conclusions portent sur des faits passés, donc sur des réalités et non pas sur la vérité. Sans doute la connaissance de la réalité exige la *véracité* ; mais qui arrive jamais à la réalité sans conceptions personnelles ? Et combien cela n'est-il pas vrai quand on étudie et apprécie des faits passés et souvent à peine documentés ? Les méthodes de recherche varient et leur emploi dépend aussi beaucoup des

idées générales que chacun possède et qui sont souvent inconsciemment les idées d'un maître depuis longtemps dépassé ou de son école. Si ces idées reçues forment la trame de la vérité dont on nous parle, la véracité de ceux qui défendent ces idées peut être réelle, mais c'est se vanter à l'excès que d'affirmer que le contact avec *cette* vérité-là nous ouvrira les yeux. On nous présente une image changeante et imparfaite de ce que chaque penseur appelle pour le moment la réalité. Et plus d'un a l'impression que le contact permanent avec des réalités qui changent à chaque nouvel ouvrage trouble étrangement la vue, car tantôt ces amas incertains prennent des formes vivantes, tantôt ils s'évanouissent en nuages¹.

On nous permettra bien, à nous les vieux, qui nous sommes déjà préoccupés de ces questions, d'avoir moins de respect pour cette nouvelle « vérité ». Nous ne voulons pas avoir honte si on nous appelle « gens de petite foi », car nul ne doit avoir de soi-même une trop haute opinion selon la mesure de foi que Dieu lui a départie (Rom. XII, 3) et une excitation artificielle ne nous donnerait pas plus de force. Alors nous pourrions discuter entre nous la vérité du salut et les moyens par lesquels Dieu nous la communique.

Je puis comprendre l'*indignation* de quelques-uns à l'ouïe des jugements portés sur l'origine et la valeur des récits bibliques, comme sur la religion de l'Ancien Testament. Cette indignation est celle qui nous saisit quand nous entendons parler avec mépris d'un père en la foi. A vrai dire, il faut bien faire entendre à ces frères que ce sentiment s'apaisera déjà en regardant de plus près ce qui les irrite sur l'heure. Nous sommes tous tentés de confondre l'expression

¹ Un observateur qui n'est pas suspect de préjugés orthodoxes dit de ceux qui font de l'histoire primitive et de la mythologie l'objet de leurs recherches : « Quiconque vit dans ce milieu devient aisément homme d'imagination. L'étude de temps si reculés agit comme de l'opium. Le travail qui se poursuit avec ces images chatoyantes, qui tantôt brillent dans la nuit et tantôt s'y replongent, mène à des combinaisons désordonnées. » (Gust. Freytag, *Die verlorene Handschrift*, 19^e éd., t. I, p. 17.)

de notre respect avec les motifs qui l'ont fait naître. Nos pères crurent qu'il fallait, pour pouvoir affirmer la révélation de l'Ancien Testament, trouver chez les patriarches et les prophètes la foi au mystère de la Trinité ; ce fut un théologien aussi « positif » que Œhler, auquel beaucoup avec moi doivent une compréhension plus profonde de l'Ancienne alliance, qui apprit à discerner les degrés glorieux de la révélation, et depuis lors aucun théologien ne cherche plus la Trinité dans l'Ancien Testament. Et ce n'est qu'un exemple entre cent. Et cependant moi aussi je souffre quand j'entends le ton sur lequel on nous parle couramment de ces résultats incertains et douteux. Mais ceux qui s'irritent devraient se souvenir que le disciple n'est pas plus que le Maître, ni la Bible plus que Jésus ; si la Parole a été faite chair de sorte que seuls les croyants peuvent voir sa gloire, il ne peut en être autrement de la parole divine prêchée par les prophètes et les apôtres. Si Jésus a pardonné aux siens de ne pas comprendre sa dignité de Fils de l'homme (Mat. XII, 31 sq.), il en sera de même pour ceux qui ne comprennent pas et qui diminuent la valeur de la révélation de la sainte Ecriture. Mais il faut prendre garde de ne pas méconnaître le Saint-Esprit. Lorsqu'on fait dériver de la terre l'activité du Fils de l'homme et l'origine de la foi aussi bien que celle du témoignage, et lorsqu'on parle de tromperie et de séduction touchant la valeur de la révélation, on en est arrivé au point où l'indulgence et les interprétations bienveillantes sont impardonnables. Alors l'indignation devient légitime ; elle est morale, et nous, croyants à cheveux blancs, nous en entendons souvent les éclats.

Faut-il, en cas de conflit, pousser à *la fondation d'Eglises séparées* ? Pour autant que je sais l'histoire, je ne connais aucun cas où un schisme ecclésiastique ait empêché un courant d'idées de faire son chemin. Rien ne peut écarter un tel danger, ni les garanties exigées, ni des confessions de foi, ni aucune institution ecclésiastique : même les catholiques romains, vers l'an 1800, étaient rationalistes. Quant aux garanties, le Maître de l'Eglise lui-même s'est réservé de les fournir, par des témoins et par des réveils. Aussi je tiens

pour le moyen le plus efficace et le plus sûr, une profession fidèle et vivante de la vérité telle que nous l'avons saisie en toute droiture et humilité. On n'obtient pas grand résultat en se tenant obstinément attaché à un dogme. Ce qui lie une génération n'a plus de pouvoir sur celle qui vient. La doctrine de l'autorité de l'Écriture n'est qu'une demande de prise en considération ; il faut se comprendre et s'entendre : comprendre la Bible et s'entendre sur la méthode à employer à son égard. Or, on n'en arrive pas là en restant attaché à des dogmes, mais par le travail et par une activité qui dépend souvent de bien d'autres puissances que des dogmes. Aussi longtemps qu'on nous laisse nous fonder sur l'Écriture comme étant la Parole de Dieu à son Église, et que pleine liberté nous est accordée d'étudier la Bible dans cet esprit, j'appelle déserteur quiconque, sur sol allemand, veut amener un schisme¹.

Il devient de plus en plus inutile et de fonder des sectes locales et d'enserrer de barrières les institutions existantes. Dieu lui-même veut que les chrétiens de toute espèce soient mêlés. Il en est ainsi dans la mission. Depuis longtemps les Églises évangéliques et les communautés voient se produire dans leur sein d'autres déchirures plus profondes que les divergences confessionnelles. Les scandales, les christianismes d'apparat avec leur puissance d'infection sur la foi, ne seront détruits que dans les derniers temps (Mat. XIII, 49).

¹ Que nul n'en appelle à ce qui se passe en Angleterre, en Amérique ou dans la Suisse française. En ces matières, les circonstances historiques jouent un grand rôle. Outre que dans ces pays bien des efforts sont faits pour réunir les éléments dissociés, on peut constater que les schismes ne suppriment pas les influences réciproques. Ce fait tient sans doute à la même cause que la facilité avec laquelle de nouvelles communautés se forment. Depuis des siècles, il en est ainsi dans ces pays. Mais, en revanche, chez nous, il faut compter avec notre développement et notre individualité et considérer les résultats possibles en étudiant, par exemple, l'histoire des vieux luthériens, en comptant leurs schismes et surtout ceux qu'a fait naître l'inspiration littéraire. Au reste, c'est une vieille loi que des communautés issues d'un réveil retombent à la troisième ou quatrième génération dans les mêmes faiblesses que la tradition trop longtemps souveraine engendre dans les Églises.

Supporter ou approuver sont deux choses bien distinctes. Nous voulons garder la liberté d'organiser des colonnes d'attaque. Mais nous voulons reconnaître les degrés qui existent entre l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu d'un côté et de l'autre la négation de celui qui est venu en chair (Eph. IV, 13; 1 Jean IV, 2-3), et nous ne voulons pas nous opposer à la force d'attraction de l'esprit de vérité. Le seul schisme (p. 149) qui pourrait porter des fruits bénis serait un groupement vivant d'hommes qui agiraient par la prière, par la parole et par la plume, et cela partout où ils pourraient se faire entendre, à l'Eglise ou sur une place publique, dans les temples ou à l'université, dans un synode ou au sein d'une conférence; nos armes ne sont pas charnelles (2 Cor. X, 3 sq.). Plusieurs manifestations isolées donnent à penser; de tous temps il en a été ainsi. Si on écartait ces préoccupations, d'autres les remplaceraient. Mon expérience m'a appris que peu à peu on se tranquillisait. Mais nous avons affaire à bien autre chose; il me semble avoir affaire à quelque chose d'insaisissable comme un fantôme. Voici l'incertitude dans laquelle on est vis-à-vis de la Bible: jusqu'à quel point, dans quel sens pouvons-nous encore nous appuyer sur elle; ce que l'on en dit aujourd'hui, sera-t-il valable demain? Nous sommes dans la même situation qu'il y a soixante ans, quand David Strauss écrivait. Et cette agitation amène avec elle la peur ou l'ennui en ceux qui s'occupent de ce livre. Déjà Geiler von Kaisersberg avait dit: « La Bible est un nez de cire qu'on façonne comme on veut, » et peu d'années après, pour cette même Bible, des hommes montaient sur les bûchers. Si l'histoire nous avertit, combien aussi elle nous encourage!

Ce malaise hante, comme un fantôme, notre jeune génération. Or, contre un fantôme, il n'y a qu'un remède: la réalité. Plus d'un, autour du feu, rit des spectres, qui frissonne quand il est seul; souvent des affirmations courageuses sur la valeur immuable de la Bible cachent de sérieuses appréhensions. Le seul remède à la méfiance est le contact personnel avec la Bible. La lutte sera couronnée de succès si

nous travaillons à faire de la Bible un livre toujours plus accessible, plus compréhensible, plus riche. Cet effort emporte sa récompense ; effleurer seulement les sujets équivaudrait à une offense. Il faudra trouver de nouveaux points de vue ; on en trouvera beaucoup en suivant pas à pas l'histoire de ce livre des livres ; même les pages sombres de cette histoire sont fertiles en enseignements ; quant aux pages lumineuses, elles ruissellent de bénédictions. Et alors on se sent pris du désir d'ajouter à cette histoire une page nouvelle.

Cette page s'écrira si nous acceptons la lutte et si nous n'appelons ni la loi ni la violence à notre secours. Luttons avec les yeux fixés sur le but, avec la confiance que l'avenir de l'Eglise est entre nos mains ; prenons pour arme la vérité que donne une foi courageuse, — la liberté dont usent les enfants de la maison, quand ils se servent de tout ce qu'elle contient, — le zèle infatigable qui force le respect, — la délicatesse de conscience qui donne la modération en même temps que la certitude de jugement. Nous voulons tous faire porter intérêt au talent de la Parole de Dieu qui nous est confié. Si cela nous réussit, alors nous dirons adieu à toute velléité de serrer ce trésor dans le maillot de thèses ou d'ordonnances ecclésiastiques, pour le préserver du danger de perdre quelque chose de sa valeur au souffle des jugements simplistes. A cela il a été pourvu sans nous.